

Claire-Marie Le Guay

Préface d'Erik Orsenna

C'EST LA NUIT QU'IL EST BEAU DE CROIRE À LA LUMIÈRE



**Comment la musique
peut éclairer
votre vie**

Flammarion



C'est la nuit qu'il est beau de croire
à la lumière

Du même auteur

La vie est plus belle en musique, Flammarion, 2018 ;
J'ai lu, 2020.

Claire-Marie Le Guay

C'est la nuit qu'il est beau
de croire à la lumière

*Comment la musique
peut éclairer votre vie*

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-8367-2

Préface

Il était une fois une pianiste.

Une pianiste très aimée et très admirée.

Très aimée parce que très admirée. Mais pas seulement. Pour d'autres raisons, aussi mystérieuses qu'évidentes.

Si bien, et « bien » est le mot qui convient, si bien qu'à tous ses concerts les salles étaient pleines.

Mais chacun restait à sa place.

La pianiste sur la scène, devant son piano.

Et le public dans la salle, sur ses fauteuils.

Après les applaudissements, chacun s'en retournait chez soi.

La pianiste dans son royaume.

Et nous, le public, retrouvions notre vie, vous savez celle que l'on qualifie de « quotidienne » pour n'en pas dire trop de mal.

Mais il arriva un jour où la pianiste très aimée et très admirée tendit la main.

PRÉFACE

Oui, sa main droite quitta le clavier et s'avança vers la salle.

« Vous venez avec moi ? disait la main, je vous emmène dans mon royaume. »

On se regardait, nous, le public. Vous imaginez ! Intimidés, nous étions. Pas si fréquent qu'une princesse vous invite.

Eh bien moi, j'ai saisi cette main.

Et je me suis rendu compte que cette main était une drôle de main. Une main avec des pages, au lieu des doigts habituels.

Cette main était un livre. Une main en forme de livre (ou ce livre en forme de main tendue) qui m'a entraîné dans un royaume, le royaume de la pianiste très aimée, très admirée, le royaume enchanté de la musique.

Dès la première page, je me suis retrouvé chez Mozart. Je ne parle pas d'une biographie. J'ai débarqué CHEZ lui. Voici son père, voici ses voyages d'enfant prodige, voici Constance, son amour. Voici son génie.

Car l'invitation de Claire-Marie, ô merveille, était double : parole ET musique. Sa promenade est ponctuée de chefs-d'œuvre. Merci la modernité. Merci YouTube ! Vous avancez, en lisant, en écoutant, de pierre en pierre d'un gué.

Et pareil chez Bach, chez Liszt, chez Mahler, chez Rachmaninov.

PRÉFACE

Et chaque fois la lumière, le cadeau de la lumière, toutes les lumières, vives ou fragiles, éblouissantes ou imperceptibles, mais qui pourtant, elles aussi, éclairent et rassurent.

Bien sûr, vous savez qu'existent des lumières dites « sourdes ». Elles viennent d'une lanterne qui permet de voir sans être vu. Telle est la grâce, très particulière, de ce livre en forme de main tendue : vous voudriez en savoir plus, bien plus, sur cette pianiste très aimée, très admirée. Elle avoue peu. Alors à vous de deviner. Et de tendre l'oreille. C'est la musique, touche après touche, qui dessinera son portrait.

Claire-Marie... on dirait un refrain.

Le Guay, la Gaie, au Gué... on dirait une comptine.

En naissant, cette enfant avait pour tâche de nous apporter la lumière.

Mission accomplie.

Erik Orsenna
de l'Académie française

Avant-propos

Conçu comme un concert écrit, ce livre est une invitation à partager la richesse inouïe de ce que l'on peut puiser dans la musique.

Cinq compositeurs sont réunis ici : Mozart, Bach, Liszt, Mahler et Rachmaninov, dans une progression qui pourrait être celle d'un programme de concert.

N'avons-nous pas tous mesuré, à travers les difficultés ou les épreuves de la vie, à quel point « c'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière ¹ » ?

Or la musique est là pour nous guider, née de la personnalité des compositeurs, de leur parcours de vie, de leur travail, de leur exigence, de leur transcendance, de leur foi, de leurs amours, de leur inspiration, de leur génie.

Comme c'était le cas dans *La vie plus belle en musique*, vous retrouverez des clefs d'écoute sur les

1. Edmond Rostand, *Chantecler* (acte II, scène 3), 1910.

AVANT-PROPOS

œuvres dont il est question au fil du texte, cette fois avec un QR code correspondant à une proposition d'écoute accessible à tous. Car c'est la musique qui est au cœur de ces pages, elle qui éclaire notre vie.

I.

Mozart et la joie

(1756-1791)

« *Soyez gai et joyeux !* »

Mozart à son père,
le 26 octobre 1778

Je m'allonge sur le sable. Il me semble qu'il n'y a plus d'avant ni d'après.

Mon corps se confond avec la plage, c'est à peine si je sens encore son poids.

Je regarde le ciel étoilé. Il est magnifique, mais tout est si loin, si vaste, tellement inatteignable que je ne parviens plus à mesurer ni l'espace ni le temps.

Je reste immobile, presque malgré moi, j'attends un signe, une prise à laquelle m'accrocher, un souffle qui m'emporte, quelque chose qui m'aide à reprendre le cours de ma vie.

Et puis, subrepticement, une mélodie se réveille en moi. Le thème de l'Adagio du Concerto en la majeur de Mozart me prend par la main avec pudeur et insistance. Mieux que cela, il me relie au monde ; une lueur apparaît.

Une phrase mélodique et une harmonie parviennent à raviver ce qui, tapi au fond de moi, était

MOZART ET LA JOIE

prêt à s'éteindre. Elles semblent avoir tout compris de ce qui me trouble. Je les laisse prendre place et suis la courbe dessinée par cet homme, ce génie qui, du haut de ses trente années, sut révéler la complexité du monde.

Il y a presque trois cents ans naissait Mozart.

Aujourd'hui, à cet instant, sa musique, comme une présence, me sauve.

Alors que juste avant, les vagues noires, lancinantes et froides me donnaient l'impression de vouloir me convaincre de les rejoindre pour m'y confondre et m'y perdre, la musique énonce ce qui m'aide à me relever, et me ramène à la vie.

Je choisis de la laisser me guider.

Le piano commence, dénudé. Une vingtaine de notes... huit mesures... une phrase pour dire tant. La mélodie recueillie et enveloppante donne le vertige, celui des choses qui touchent au plus juste. Avec une apparente simplicité, elle se meut par une ondulation que l'harmonie de la main gauche conduit avec gravité, et elle dit tout d'un drame contenu. Et puis, sans mots mais comme si pourtant les plus importants d'entre eux avaient été choisis pour être prononcés à l'oreille, elle se développe et s'ouvre.

Dans mon besoin de clarté, je laisse la musique m'envahir et m'aider à retrouver ce que je suis. J'écoute le piano et m'identifie à lui.

Concerto en la majeur, K. 488,
Adagio (1786)
Gulbenkian Orchestra, Max
Rabinovitch, dir.
Maria João Pires, piano



Le rythme de sicilienne joué à la main droite nous donne une impression de flottement et participe au balancement mélancolique de la mélodie. La tonalité de fa dièse mineur, mystérieuse, rare dans l'œuvre de Mozart, teinte ce mouvement d'une couleur étrange et poignante. Pourtant, la grâce qui s'en dégage le rend lumineux. Après ce début solitaire du piano, l'orchestre le rejoint. C'est le début du dialogue propre aux concertos. Le piano et l'orchestre « jouent », se répondent, se contredisent ou se complètent et s'unissent. Les timbres des cordes se fondent, enveloppants. La flûte, l'instrument de la lumière, identifiée à l'éclat, à la joie, dit ici autre chose. Elle cristallise la douceur et guide notre écoute. Où Mozart nous emmène-t-il ?

« Il faut avoir vécu, il faut avoir pris des coups pour que le jeu gagne en épaisseur », me dit un jour un organisateur de concert. Qu'en est-il des compositeurs et de leur écriture ? La création vient en son heure, en son temps. Comment ne pas s'interroger sur la relation entre le destin et l'œuvre ? Pour Mozart, l'année 1786, celle de l'écriture de son vingt-troisième concerto pour piano, suit l'échec des *Quatuors dédiés à Haydn* et les tensions financières sont préoccupantes, voire obsédantes. Cependant, les difficultés cohabitent avec la joie des représentations des *Noces de Figaro* à Vienne. C'est une période charnière pour Mozart, celle d'un recul qui marque la fin de l'amour passion, celle du basculement vers les cinq dernières années de sa vie, de l'écriture de *Don Giovanni*, des quintettes à cordes, nus, troublants. Mozart nous conduit vers un ailleurs. Avait-il conscience de son destin ? Voici ce qu'il avait écrit huit ans plus tôt dans la dernière lettre à son père :

« Comme la mort (si l'on considère bien les choses) est l'ultime étape de notre vie, je me suis familiarisé depuis quelques années avec ce véritable et meilleur ami de l'homme, de sorte que son image non seulement n'a plus pour